

La Côte des loisirs

CULTURE | SUISSE | MONDE

Nina Rodin, vertige de la précision



Ci-contre, Nina Rodin avec dans les mains son projet de boule composée de 270 unités de «sonobe», une des pièces les plus populaires de l'art du pliage japonais. «Ça s'emboîte par trois, ça rend accro». Ci-dessus, détail de l'œuvre aux 1000 papillons d'origami. Chacun d'eux est confectionné dans un papier unique.
CÉDRIC SANDOZ/NINA RODIN

TRÉLEX Fondatrice de la Trelex Residency, Nina Rodin développe depuis quinze ans une œuvre marquée par le geste pictural, le Japon et l'approche scientifique.

MAXIME MAILLARD
maxime.maillard@lacote.ch

La maison est belle, accueillante, sinieuse. Là vécut et mourut le compositeur genevois Jean Binet, qui a donné son nom à la rue de Trélex et à la bâtisse où habite désormais Nina Rodin avec son mari philosophe et leurs trois enfants. L'artiste de 46 ans nous montre la poule rouillée sous le toit, «il y avait sans doute un grenier à grains ici. Maintenant c'est l'atelier où nous accueillons des artistes en résidence». Sous les combles, deux jeunes femmes déjeunent en robe de chambre. Cimaïses sur roulettes, machine à café, pinceaux, ciseaux, sofa, séchoir, tout est à disposition. «La Trelex Residency a ça d'unique qu'elle fonctionne avec la bouche-à-oreille», explique la maîtresse des lieux, vive et amicale.

Pas de dossier ni de sélection pour y entrer, mais une liste d'attente, qui peut être longue. Le principe est le même à Paris et en Amazonie péruvienne, où Nina Rodin a mis sur pied deux autres résidences ouvertes aux créateurs de tous bords. «Certains sortent des écoles plein d'incertitudes; d'autres exposent déjà». Et 125 d'entre eux sont déjà passés par le village de Trélex depuis l'ouverture du lieu il y a six ans, lorsque la famille Rodin s'y est installée.

Du cosmos au cerveau

Dans cette atmosphère de partage, électrique et concentrée, Nina est une artiste parmi d'autres, curieuse de ses semblables, notant dans un grand carnet idées et références. Elle sort de trois expositions personnelles à New York, Genève et Maastrecht, assumant à peu près tout, du

fants durant les vacances de Pâques) en passant par la com, les invitations, l'intendance de son site web. «Je suis quelqu'un d'assez technique, j'essaie de faire tout moi-même.»

Et pour cause, son travail s'appuie sur une solide expérience dans le monde des sciences. Titulaire d'un bachelors en astrophysique, suivi d'un doctorat en neurophysiologie à Oxford – après s'être rendu compte que «le cerveau est plus intéressant que le cosmos» –, elle a travaillé au Brain Research Institute de Zurich. «Les neurosciences, c'est extrêmement compétitif, je passais douze heures par jour au labo dans une ambiance monastique. J'avais un coin pour peindre chez moi, mais je n'y allais pas. J'ai passé un an à me demander si je devais continuer ou pas... C'était la raison de partir.»

Quelque chose à soi qui est unique

Destination: le webdesign. Elle apprend le langage html, réalise deux ans durant des sites internet pour entreprises: «C'était chiant, tout le monde voulait le même 'business blue', lâche cette polyglotte née au Danemark, qui se définit volontiers comme un «produit de l'Europe

des cultures». En 2001, elle reprend des cours d'art, enchaîne les résidences, approfondit sa pratique et sa réflexion avec un master à Londres. Six années d'études à plein-temps, espacées par trois accouchements. Elle qui, jeune adulte, n'osait pas entrer dans une galerie – «je ne comprenais pas ce que je voyais, c'était un mode de défense» – perçoit aujourd'hui l'art comme la chose la plus importante. «On essaie d'attraper quelque chose qui est sans cesse en mouvement», ainsi que la succession des états physiques du cerveau, infiniment changeants. «Nous sommes à chaque instant dans un état unique, et l'art est pour moi l'expression de cette unicité», confie Nina Rodin.

Ah, au fait, son patronyme est-il en lien avec le sculpteur de «La porte de l'enfer»? «Non, mais c'est une histoire étonnante. La famille de mon mari est arrivée à Londres en 1902, fuyant les pogroms en Lettonie. Ils s'appelaient 'Ravden', mot issu de 'rav', qui signifie rabbin en yiddish. Au bureau de l'immigration, les officiels ont estimé que ce n'était pas un nom anglais, et ont rebaptisé la famille 'Rodin'.»

Mille papillons d'origami

En redescendant des combles, les murs parlent d'eux-mêmes: dessins, collages dédiés par les résidents, grande toile végétale à l'acrylique, irisations pastel sur bande d'acétate. Et puis dans un couloir du rez-de-chaussée, une pièce maîtresse, de retour de l'expo genevoise à l'espace Andata-Ritorno: un cercle parfait composé de 1000 petits papillons d'origami – l'art du pliage japonais – épinglés à la manière d'un entomologiste. Comble du geste, quasi compulsif, chaque papillon est plié dans un papier différent, originaire du Japon. «Ce qui me fascine, c'est que les motifs reviennent de papier en papier: fleur de cerisier ou d'érable, montagne, chrysanthème, éventail.» «Catégorie de permutations quasi infinies», tel est le titre d'une œuvre dégageant sérénité, précision, majesté, et qui illustre comment la rigueur scientifique peut être



«Catégorie de permutations quasi infinies». 162X162 cm, papier



LES PIONNIERS DE LA POLICE SCIENTIFIQUE
NICOLAS QUINCE HISTORIEN

Des indiennes dans la ville

La visite de l'exposition «Indiennes. Un tissu révolutionne le monde!», organisée par le Musée national suisse au château de Prangins enchantera les passionnés d'histoire et de mode. Le catalogue d'exposition publié à cette occasion et riche de 200 illustrations dévoile un échantillon de ces tissus de coton imprimé aussi bien en Inde qu'en Europe. Le sujet retenu n'a d'ailleurs rien d'anecdotique tant ces cotonnades ont suscité un engouement notable et participé au tissu industriel et économique aux XVII^e et XVIII^e siècles en Europe.

Si ces tissus sont d'abord fabriqués en Inde, l'Europe crée aussi ses propres manufactures. C'est Marseille qui ouvre la première fabrique d'indiennes en 1648. L'Angleterre emboîte le pas en 1690. La Suisse n'est pas en reste. Elle va bénéficier de la révocation de l'édit de Nantes et de l'arrivée d'indiennes françaises réfugiées. Genève, Zurich, Bâle, Berne, Glaris, Saint-Gall, Neuchâtel ou encore Herisau vont voir se développer ces fabriques de toiles imprimées tout au long du XVIII^e siècle. En 1785, la principauté de Neuchâtel, avec sa production de 160 000 pièces de tissu imprimé, peut être considérée comme le centre majeur de production en Europe.

Cette frénésie pour les indiennes, qui touche toutes les couches sociales, s'explique. Ces cotonnades ont de multiples avantages par rapport à la laine, difficile à laver, ou à la soie qui garde mal les couleurs. Le coton, en revanche, grâce à des mordants, parvient à conserver ses couleurs, malgré les lavages. Cependant, les musées ne donnent à voir que les tissus de qualité supérieure, car ceux que les couches modestes achetaient ne sont guère parvenus jusqu'à nous.

Si la Suisse fabrique et exporte une partie de ses cotonnades imprimées de façon illégale et clandestine vers la France, – car celle-ci interdit leur fabrication et leur port jusqu'en 1759 – elle y exporte aussi ses spécialistes, notamment des graveurs, des imprimeurs et ses capitaux.

On trouve ainsi des Suisses participant à l'essor de l'indiennage dans la plupart des manufactures françaises. Et 1618 compatriotes y œuvrent sur sol français. Rappelons enfin que ces indiennes feront partie des cargaisons emportées par les navires négriers se rendant en Guinée, avant d'être échangées contre une marchandise très prisée par les investisseurs et les armateurs européens: les esclaves.

Ces cotonnades n'ont pas seulement servi à habiller les Européens ou à garnir leurs lits, mais ont participé au commerce triangulaire et alimenté la traite négrière. Vous découvrirez toutes les étapes de cette histoire séculaire et captivante au château de Prangins, qui dévoile notamment une partie des tissus rassemblés avec patience et passion par

EN DATES

1972 Naissance à Copenhague.

1993 Etudes d'art classique à Florence.

1999 Doctorat en neurophysiologie.

2003 Naissance de son premier enfant.

2009-2011 Master en peinture à la Slade School of Fine Art, à Londres.

2012 Arrivée à Trélex et fondation de la «Trelex Residency».

2018 Expositions solo à Genève et Maastrecht